

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE
146, Rue Montmartre, PARIS (2e)



et des Aventures de Terre et de Mer



Un Enterrement

chez les Bororos

par A. LEBLANC

Des parentes du défunt s'approchent en poussant des cris assourdissants. Puis, le corps enduit d'une épaisse couche de plumes, elles exécutent une danse désordonnée, rappelant celle des derviches tourneurs.

N° 802.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **La Fin d'un Traître** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs
par MAURICE CHAMPAGNE

N° 1814
de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger... 3 fr.

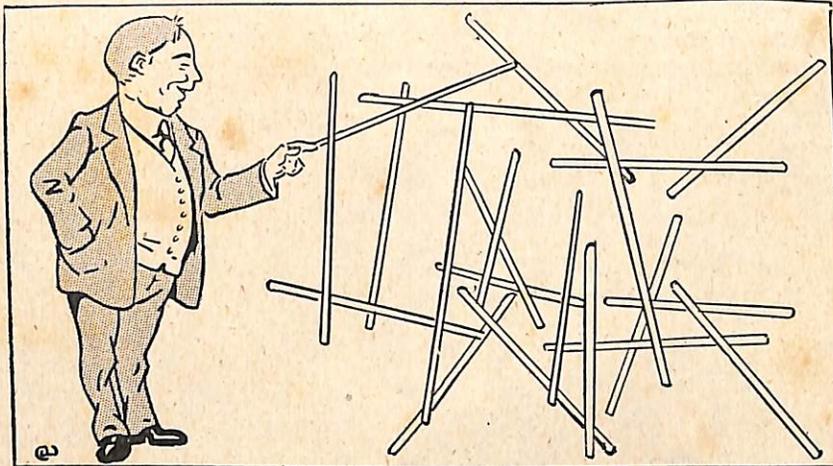
SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Etranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Etranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



L'Homme aux Jeux

SEPTIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Pour terminer, nous vous présentons, tels que notre mystérieux personnage les a placés sur une table, une poignée de jonchets. Il paraît qu'en regardant attentivement cet assemblage bizarre, on découvre le profil d'un personnage coiffé d'un képi. Retournez-vous ce dessin après avoir cerné d'un trait de plume le profil trouvé, ou plutôt décalquez ce profil pour ne pas couper votre journal. En outre, nous vous prions de répondre à cette dernière QUESTION DE CLASSEMENT à l'aide de laquelle nous départagerons les envois entièrement bons : Quel chiffre total d'envois recevrons-nous?

Ce Concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 22 avril 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 7 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 796 à 802, et les adresser à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions seront publiés le 26 mai. Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils ne doivent adresser à M. HENRI BERNARD, ni mandat, ni correspondance étrangère aux concours.

Notre Reliure mobile

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs une reliure mobile très pratique et très solide au prix de 2 fr. 25 prise dans nos bureaux.

Ajouter en plus pour envoi par colis 0 fr. 25 à Paris et 0 fr. 85 en province. Pour l'Etranger, le port varie suivant le pays.

Prière d'envoyer le montant en timbres ou mandat-poste à M. l'Administrateur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Nous ferons remarquer à nos lecteurs que s'ils se groupent, ils feront une notable économie sur le transport. En effet, un colis postal à domicile de 85 centimes peut renfermer 4 reliures.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

Dans huit jours, en tête d'un captivant numéro qu'ouvrira une superbe page en couleurs due au pinceau de CONRAD, nous commencerons la publication d'un nouveau grand roman inédit :

Les Aventures de "Propre-à-Rien"

Par JULES LERMINA

Depuis de longues années nos lecteurs connaissent le talent de conteur de JULES LERMINA. Il n'est pas un d'entre eux qui ne se souvienne de ses précédents récits publiés par le Journal des Voyages, depuis la Fiancée du Dieu Rouge, qui mettait en présence les pires superstitions des races barbares et les sentiments les plus délicats des peuples civilisés, jusqu'au Secret de l'île bleue qui fut si vivement apprécié l'été dernier.

A tous ces succès — Dix mille lieues sans le vouloir, Rose noire, Rose blanche, Rallye-Paper, To-Hole le tueur d'or, Les Yeux qui dorment, JULES LERMINA va en ajouter un nouveau avec Les Aventures de « Propre-à-Rien ».

Propre-à-Rien, tel est le nom du héros de ce récit. Propre-à-Rien, tel est le mot cent et cent fois répété, injurieusement lancé à la face du pauvre gars et peu à peu attaché à lui comme une tare indélébile.

Pourquoi cet injuste sobriquet? Le lecteur l'apprendra dès les premières lignes du récit et il ne tardera pas à reconnaître que jamais surnom fut moins mérité, car ce « propre-à-rien », obligé de lutter contre l'adversité et lancé dans de pénibles et redoutables aventures, montrera au contraire qu'il est bon à tout et fera preuve, en mainte occasion, d'initiative, de courage, de décision et d'esprit de ressource.

De jolies illustrations de CONRAD accompagneront ce roman qui captivera tous nos lecteurs et sera suivi peu après par un nouveau récit des plus passionnants signé Maurice CHAMPAGNE.

NOTRE CARTE DU TCHAD

Toujours soucieux non seulement de récréer ses fidèles lecteurs, mais aussi de les instruire, le Journal des Voyages publiera dans quinze jours un document géographique de premier ordre :

Une Grande Carte du Territoire du Tchad

Depuis plusieurs années, l'attention se porte sur ce territoire du Tchad où nos troupes ont dû fournir un effort incessant. Que de braves sont tombés sur la route qui va du Congo au Ouadaï! Crampel, de Béhagle, Bretonnet, Lamy, de Cointet, et plus récemment, le capitaine Fiegenschuh, le colonel Moll, ces noms marquent les étapes de cette marche vers les régions du Ouadaï et du Sahara, où notre drapeau a porté la civilisation et la paix.

En même temps qu'ils ont su faire respecter et redouter nos armes, nos officiers ont étudié ces pays si mystérieux et ils en ont dressé la carte. Le colonel Largeau, qui commande actuellement ce territoire, en a fait dresser la première carte d'ensemble et c'est ce document qu'une aimable communication du Comité de l'Afrique française permettra au Journal des Voyages de donner dans son numéro du 28 avril.

Ainsi se continue notre œuvre d'enseignement. Tout en apportant chaque semaine à ses lecteurs d'intéressantes lectures et des photographies et dessine d'une haute valeur artistique, le Journal des Voyages s'efforce de leur faire connaître la géographie des dernières parties du monde demeurées inconnues et que les explorateurs et les voyageurs nous révèlent peu à peu. Sa collection de cartes est unanimement appréciée. Elle va s'enrichir encore de ce précieux document qui permettra à nos amis de suivre la marche des colonnes et des reconnaissances qui soutiennent là-bas nos intérêts contre les derniers pillards du Continent Noir.

PRIME A NOS ABONNÉS

Tout nouvel abonnement partant du 15 avril donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

Tous les artifices. — Toutes les initiatives.

Toutes les énergies. — Tous les sports.

en un mot toutes les pratiques de la vie active.

Cette intéressante prime est offerte gratuitement à tous nos abonnés à la condition que l'abonnement ou le réabonnement n'ait pas été recouvré à nos frais. Ceux de nos abonnés qui se trouveraient dans ce dernier cas devraient, pour en bénéficier, nous adresser le montant des frais occasionnés, soit 0 fr. 50.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne. | A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse Pêche et canotage.
Incidents et accidents.
Petits maux, petits remèdes.
Pansement des blessures.
Sachons défendre les autres.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

PEAUX-ROUGES BRÉSILIENS

Un Enterrement chez les Bororos



Nous avons eu souvent l'occasion de remarquer que le Brésil était l'un des pays les moins connus de la planète. Entendez

par là que cet immense territoire sollicitera encore pendant longtemps l'attention et les efforts des explorateurs, ambitieux de marcher sur les traces de Crevaux.

Mais ce sont là des explorations qui ne sont pas à la portée du premier venu. Jointes aux miennes, vos économies ne couvriraient pas les frais d'une expédition chez les Bororos, par exemple !

Je ne parle pas de la traversée de l'Atlantique : le prix du long voyage de Bordeaux à Rio-de-Janeiro se noie dans les frais généraux. Mais songez que la ville la plus rapprochée du territoire de cette tribu, Goyaz, est séparée de la côte par une distance de plus de 1,100 kilomètres.

Or, le véritable voyage ne commence que là, à Goyaz. Pour atteindre le premier village des Bororos, il vous faudra parcourir encore un trajet d'un millier de kilomètres sans que, cette fois, le chemin de fer ou le bateau à vapeur facilite votre besogne.

Pendant une centaine de lieues, les chemins seront assez bons pour que votre mule vous fasse avancer à raison d'une trentaine de kilomètres par jour. Mais, durant la seconde partie du trajet, vous aurez à traverser une région à peine explorée et, en tous cas, dépourvue de chemins praticables.

Si vous n'êtes pas accompagné par un guide expert et par une petite armée de muletiers et de porteurs qui vous frayeront un sentier à travers une forêt d'une densité toute tropicale, sur un sol que les pluies diluviennes transforment en un dangereux et interminable marécage, force vous sera de revenir en arrière, de renoncer à la glorieuse entreprise.

Et je pourrais assombrir encore le tableau, parler des reptiles aux morsures mortelles qui hantent ces parages, des Indiens insoumis qui, aux aguets derrière une muraille de lianes, ne se feraient pas scrupule de vous décocher une flèche empoisonnée.

Cependant, rassurez-vous. Le village où nous allons pénétrer en compagnie de M. Antonio Candido de Carvalho, l'explorateur brésilien dont le nom est familier à tous les géographes, est peuplé de braves gens qui accueillent amicalement les rares étrangers qui bravent tant de dangers et de fatigues pour leur rendre visite.

Le village de Ta-Dare-Mano-Paro (c'est-à-dire : la rive où poussent les pommes de terre) compte une cinquantaine de huttes dont l'architecture donne une triste idée du sens artistique des constructeurs. On dirait

des meules de foin percées d'une ouverture au ras du sol.

L'intérieur répond à l'extérieur. Quelques nattes d'écorce, servant de sièges pendant le jour, de lit pendant la nuit, forment le plus clair de l'ameublement. Au centre de la hutte, quelques pierres fichées en terre servent de foyer; et, sur des branches disposées au-dessus de l'âtre, des poissons ou des quartiers de viande achèvent de s'enfumer ou de pourrir.

Comme le soleil ne pénètre jamais dans ces antres, qu'habitent ensemble plusieurs familles, je vous laisse à penser l'odeur abominable qui se dégage du sol. Les Bororos ont une façon radicale d'assainir leur domicile quand la puanteur est devenue insupportable, ou lorsqu'une épidémie s'est déclarée parmi les habitants d'une hutte, on la nettoie... en l'incendiant !

Constatons à la louange de ces pauvres sauvages qu'à l'encontre de tant de leurs congénères, ils ne pratiquent pas le cannibalisme. En revanche, parmi leurs coutumes, il en est qui sont effroyables.

Dès qu'un Bororo tombe malade, quel que soit son sexe ou son âge, la famille demande le prêtre ou sorcier, pour savoir de lui s'il se rétablira ou s'il succombera.

Le sorcier examine le malade et, après avoir marmotté quelques mots mystérieux et tracé dans l'air des signes cabalistiques, destinés à calmer les colères des *bopes*, ou mauvais génies, fait connaître son opinion.

S'il juge que l'homme a des chances certaines de s'en tirer, il prédit son rétablissement dans un temps donné. Dans le cas contraire il fixe la date de la mort en comptant sur ses doigts le nombre de jours qui précéderont l'événement et en chantant : « Meri, meri, meri, meri, bi. »

C'est-à-dire :

« Un jour, un jour, un jour, un jour, et il mourra. »

Tant pis pour le moribond s'il a l'indiscrétion de dépasser les quatre ou les cinq jours de répit que lui accorda le devin ! Celui-ci estime qu'il y va de sa réputation, si l'agonie se prolonge de vingt-quatre heures.

Et voici comment le sinistre personnage se tire d'affaire.

Tandis que famille et amis se lamentent autour de la hutte, clamant bruyamment les mérites et les vertus du moribond, et ses exploits de chasseur et de guerrier, le sorcier se glisse par l'unique ouverture de la case, suivi discrètement par un compère qu'il s'est associé dès longtemps, et qu'il a choisi pour sa force musculaire.

Et une scène horrible, hideuse, se déroule sous le toit de chaume, dans le rayon de lumière que laisse passer l'étroite ouverture.

S'asseyant à califourchon sur la poitrine du malade, l'exécuteur le serre à la gorge et maintient la pression jusqu'aux suprêmes convulsions de l'agonie, cependant que le prêtre hurle un hymne au dieu Soleil pour étouffer les gémissements et les râles du supplicié.

Ce qui ajoute encore à l'infamie des

sorciers des Bororos, c'est que leur propre intérêt, non la commisération envers les souffrances d'autrui, est le mobile de leur acte.

Les indigènes ont à ce point conscience de l'égoïsme et de la cupidité de leur sorcier, qu'ils ont soin de se mettre dans ses bonnes grâces en le comblant de cadeaux, avec l'espoir que, s'ils tombent malades, il ne mettra pas trop de hâte à donner le coup de pouce à la mort !

Les funérailles sont marquées par des pratiques moins lugubres, mais peut-être plus dramatiques.

Dès qu'un malade a rendu le dernier soupir — avec ou sans l'aide du prêtre-sorcier — les quatre parents les plus proches (père, frères, cousins) se dépouillent de tout vêtement et s'enduisent le corps d'une huile gluante sur laquelle ils sèment à profusion du duvet d'une blancheur éclatante. L'aspect qu'ils présentent alors est singulier. Leur face brune prend un relief étonnant dans l'encadrement des cheveux et du menton couverts, eux aussi, d'une épaisse couche de plumes blanches. Avec la face, les mains et le bout des orteils restent nus, et, aperçus à distance, les quatre sauvages ont l'air d'avoir revêtu un maillot de laine plucheuse.

Ces préparatifs terminés, les funérailles commencent. Les quatre parents viennent se poster devant la maison mortuaire et entonnent sur un ton guttural une chanson plaintive qu'ils vont répéter pendant des heures en marquant la mesure à l'aide de Calebasses remplies de petits cailloux.

La mère (ou la femme) du défunt sort de la case en poussant des cris désespérés, et son aspect suffirait à vous remplir de terreur ou de dégoût. Ses cheveux épars sont enduits d'une boue rougeâtre, et le sang coule goutte à goutte d'innombrables coupures qu'elle s'est faites sur le visage et sur le corps avec un coquillage au bord aiguisé.

Elle s'accroupit à quelques pas devant le seuil, et, pendant qu'elle lance vers le ciel, à l'adresse du dieu Soleil, ses gémissements qui sont autant d'imprécations, quatre femmes, parentes du défunt, s'approchent en poussant des cris assourdissants.

A l'exemple des quatre pleureurs, elles ont enduit leur corps d'une épaisse couche de duvet, mais en conservant la ceinture et l'étréot pagne faits d'une écorce souple qui leur tiennent toujours lieu de vêtement. C'est alors que prend place l'incident le plus dramatique des funérailles.

Sans discontinuer leurs cris perçants, les quatre femmes exécutent une danse aux mouvements désordonnés qui n'est pas sans analogie avec la danse des derviches tourneurs. Elles s'excitent, hurlent comme des possédées, bondissent autour de la hutte, semblent atteintes de folie furieuse.

Parvenues à un état de surexcitation extrême, elles brandissent les coquillages aiguisés qu'elles dissimulaient jusqu'alors dans le creux de leurs mains, et elles entaillent furieusement leurs bras et leurs jambes, sans épargner le cou et la poitrine.

Leur fureur frénétique est à son comble :

des ruisseaux de sang dévident leurs rouges écheveaux sous la blancheur immaculée du duvet et détrempe le sol, qui enveloppe peu à peu les pieds des danseuses de boue sanglante.

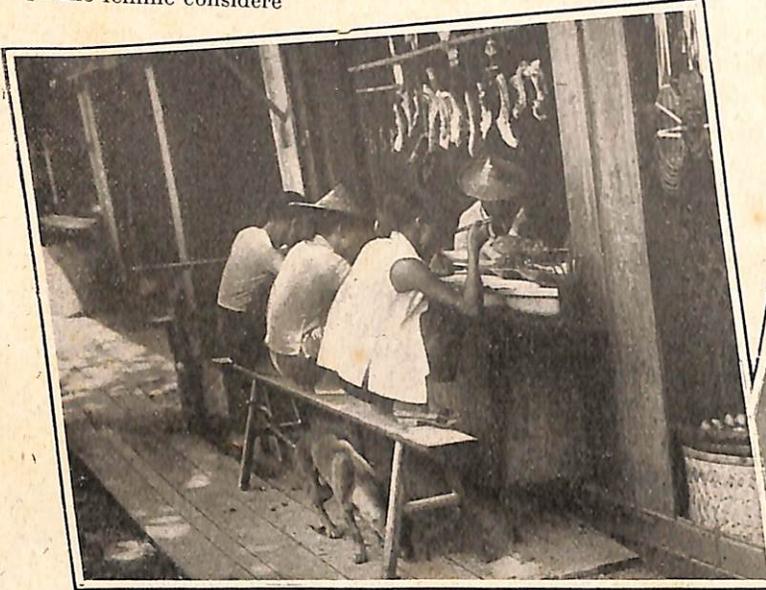
Et, non contentes de se mettre en sang, d'endommager cette beauté physique qu'une femme considère

DANS LA VILLE DE BANGKOK

Marchandes siamoises

Au Siam, comme en Birmanie, au Cambodge, au Laos, et, en fait, dans tous les pays de la

d'étonnant dans un pays où les vêtements se composent de pièces d'étoffe sans couture, quoique, cependant, depuis que le Siam se met à la civilisation occidentale, les arts de l'aiguille soient enseignés aujourd'hui dans les écoles. Mais, dans le peuple, elles vont chercher le bois, cueillent les légumes et les fruits, puisent l'eau, battent le riz et aident leur mère dans les soins du ménage. Tous



Coolies prenant leur repas au restaurant chinois à Bangkok installé sur le sampeng (marché).



Femmes siamoises achetant des fleurs au marché de Bangkok pour orner les autels de Bouddha.

à bon droit comme un trésor d'une valeur incomparable, elles tournent leur frénésie contre la mère ou la veuve accroupie devant la hutte, et qui se casse la voix depuis des heures à clamer sa douleur et son désespoir. Elles plongent leurs mains de furies dans sa chevelure éparse et arrachent de pleines poignées de cheveux, qu'elles trempent dans la boue délayée dans leur sang, pour s'en barbouiller le visage.

Ce dernier acte marque la fin de la première journée des funérailles. Dans la nuit qui tombe, les chanteurs mettent un diapason à leurs refrains gutturaux. Enveloppé dans la natte d'écorce qui fut sa couche, et suspendu à une longue gaulle que deux hommes posent sur leurs épaules, le défunt est transporté sur une clairière voisine du village, et son corps est recouvert d'une mince épaisseur de terre.

Il y restera huit jours. Chaque soir, au coucher du dieu Soleil, la famille viendra invoquer les génies de la tribu autour du funèbre tertre, qu'elle arrosera abondamment pour hâter la décomposition des chairs.

Enfin, le matin du neuvième jour, l'exhumation du squelette donnera lieu à de nouvelles cérémonies aussi bizarres que celles que nous venons de décrire. Et les ossements, rangés symétriquement dans un panier de forme oblongue, seront déposés en grande pompe dans le cimetière du village, avec prière à l'âme du défunt de ne point venir, par les nuits sans lune, tourmenter les membres de la famille, qui lui ont organisé des funérailles convenables.

A. LEBLANC.

presqu'île indo-chinoise, c'est la femme qui tient boutique. C'est d'ailleurs elle qui seule travaille. Au Siam, l'homme ne fait pour ainsi dire rien que se reposer en fumant des cigarettes, jouer, parcourir les canaux en bateau en compagnie de camarades, assister à des combats de coq et courir les « lakhon » ou spectacles.

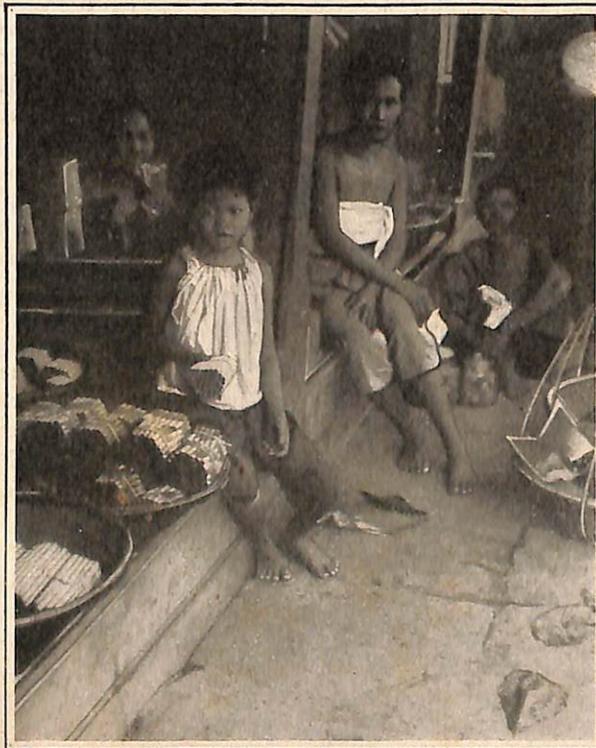
L'éducation des filles, qui est très complète, consiste à savoir faire la cuisine et le « curry » ou sauce piquante, à confectionner des gâteaux, enrouler les cigarettes et les feuilles de bétel. Mais fort peu savent coudre, ce qui n'a rien

les matins, assises respectueusement devant la porte, elles distribuent l'aumône aux bonzes qui passent; elles aident leurs parents dans la culture des champs et des jardins, et font le commerce, soit sur l'eau, en poussant élégamment leur petite barque avec une pagaïe, soit à terre dans une échoppe généralement située à l'angle de la maison d'habitation.

Les photographies que nous reproduisons donnent une idée des installations primitives de ces gracieuses petites vendeuses. A droite, il s'agit, dans la transaction qui s'opère, de fleurs, qui, selon toute probabilité, doivent faire l'ornement de quelque chapelle bouddhique; car, au Siam, les femmes sont excessivement pieuses et elles prennent un grand soin des temples qu'elles ornent et décorent à profusion. L'autre dessin, qui nous fait voir une petite fille encore toute jeune offrant un paquet de cigarettes, donne également l'idée d'une boutique sur le marché de Bangkok. Les cigarettes siamoises sont toutes faites par les jeunes filles et les enfants; le tabac est enroulé dans une feuille de bananier bien desséchée, et les cigarettes sont excellents. Quand on a habité quelque temps Bangkok on ne fume que cela.

Enfin notre troisième photographie représente des Chinois attablés dans un restaurant tenu par un de leurs compatriotes dans le marché ou sampeng. Il y a, en effet, de nombreux Chinois à Bangkok, et ce sont eux qui sont les vrais commerçants et industriels du pays. Tout le trafic du port, tous les métiers de la ville sont dans leurs mains; sans les Chinois, Bangkok serait une ville morte; et on peut considérer comme certain qu'il y a dans la capitale du Siam au moins trois cent mille Célestes, grâce auxquels elle est l'une des villes les plus riches de l'Extrême-Orient.

JOSEPH DAUTREMER.



MARCHANDES SIAMOISES

Jeune fillette vendant des « bouri », cigarettes faites de tabac enroulé dans une feuille de bananier bien séchée.

LES GRANDES AVENTURES
Capitaine

Vif-Argent
Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. Vive la France!

CHAPITRE II (Suite.)

TOUT péril n'était pas écarté. Vif-Argent tient une sorte de conseil de guerre, avec la mère Orsola et deux sous-officiers du détachement autrichien.

« Notre premier devoir, dit-il, c'est de sauver ces pauvres gens dont le sort nous a été confié; dussions-nous périr tous jusqu'au dernier, il ne faut pas que l'on touche à un seul cheveu de leurs têtes.

« Vous, messieurs les Autrichiens, vous avez à racheter une grande faute. Je ne doute pas qu'on puisse compter sur vous. »

Un des sous-officiers, Ludwig Harrestahl, un grand blond, aux traits assez fins et aux allures distinguées, un Viennois, pour tout dire, répond :

« Capitaine Vif-Argent, vous dites vrai ! Voilà dix ans que je me bats et j'ai honte de ce que j'ai fait ou laissé faire... donc disposez de nous, donnez vos ordres et on vous obéira... »

Vif-Argent comprend la souffrance de ce soldat qui a été dominé par cette folie — impulsive et en quelque sorte irrésistible — qui s'appelle la panique.

Il lui tend sa main largement ouverte : « Touchez là, monsieur... et que la courageuse femme qui a si vaillamment défendu son troupeau me fasse la grâce de vous donner aussi la main... et vous resterez encore son débiteur... »

Ludwig tourne vers elle ses yeux bleus sous lesquels brille une larme. L'excellente mère lui saute au cou et l'embrasse :

« Ah ! Kaiserlick de malheur, ce que vous m'avez fait peur... mais bah ! vous êtes un homme, et, comme vos pareils vous ne valez pas cher ! »

Elle rit et, tandis que le sous-officier s'incline sur ses mains pour les baiser, elle lui tapote les joues, lui disant :

« Allez... et ne pêchez plus !

— Mais j'y pense... ma mère. Ces messieurs d'Autriche formaient l'avant-garde, mais n'étiez-vous pas aussi protégée par une arrière-garde ?

— Si fait ! répliqua la mère. Un détachement d'une centaine de Mexicains.

— Pris dans la garnison de Monterey ?

— Certes. »

Vif-Argent secoue la tête.

« Comment se peut-il faire que ces hommes, entendant les coups de feu, ne soient pas accourus pour vous défendre !

— En effet, c'est incompréhensible.

— Hélas ! moins que vous ne pouvez le supposer, bonne mère. Juárez a de nombreux fidèles à Monterey, parmi les soldats surtout.

« passe, et ne restât-il de nous tous qu'un homme pour le conduire, il doit aller jusqu'au bout... Est-ce bien compris ? »

C'est toujours la voix puissante et persuasive de Vif-Argent.

Certes, notre héros n'est plus le jeune homme, presque l'enfant au visage rosé et aux joues pleines.

Les fatigues, les angoisses, les douleurs ont passé sur ce front et l'ont rayé de rides précoces, des plis se sont formés à la commissure des lèvres et qui sait si, en cherchant dans les boucles de cette chevelure, déjà, on n'y trouverait pas quelques fils d'argent.

C'est que, depuis longtemps, il subit un véritable supplice... il voudrait ne pas croire à l'aveu cynique de Bartolomeo Perez

avouant le meurtre de Dolcra... Siori, l'Indien, n'y croyait pas lui-même, pas plus d'ailleurs qu'il ne croyait à la mort de Perez, quoiqu'il l'eût vu s'abîmer dans les eaux du torrent, au milieu des roches et des tourbillons d'écumé.

Et pourtant l'homme ne peut résister à cet instinct d'espérance qui survit à toutes les douleurs.

Il a parcouru en volontaire, en chef d'éclaireurs, tout le Nord du Mexique, d'Hermosillo à Chihuahua, jusqu'aux rives du Rio Grande, jusqu'à Bagdad et Montamoros; dans les villes, dans les bourgades, sur les champs de bataille, il a cherché la trace de celle qu'on appelait naguère la Hija Alferéz.

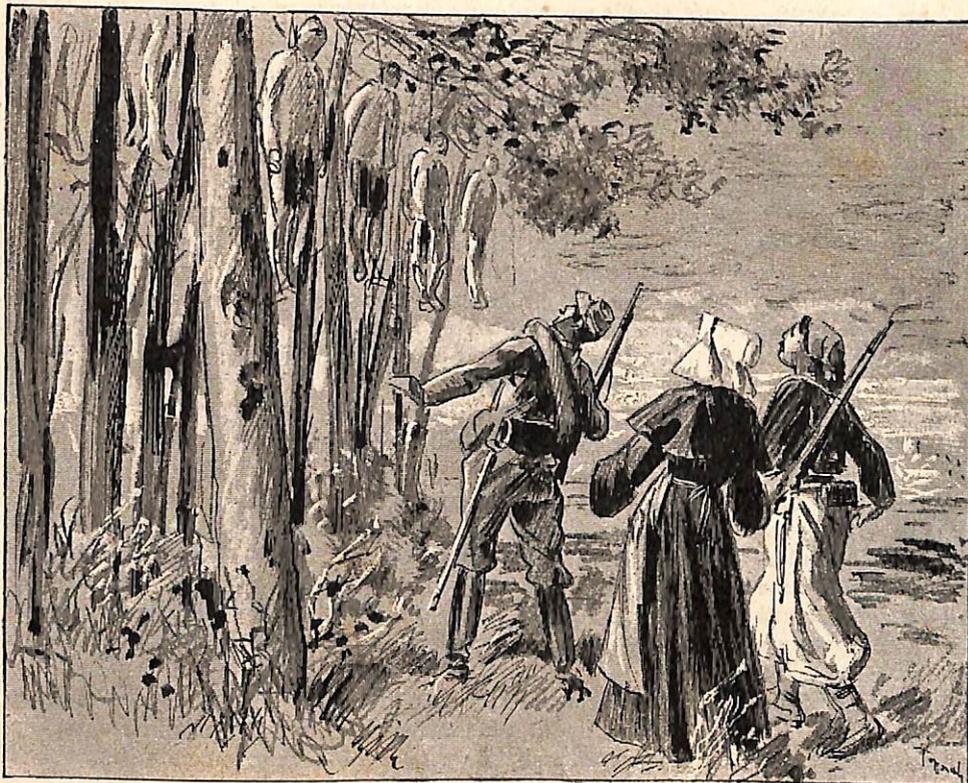
Nulle part, sa présence ne lui a été signalée : de la bande qu'elle commandait, alors qu'elle était sous l'influence maudite de celui qui s'était emparé de sa volonté, pas un vestige ne reste, elle s'est dispersée et le nom même des Matadores commence à être oublié.

Quelques brigands semblent bien encore se réclamer de ce sinistre baptême, mais nul ne croit à la survivance de la bande de Perez.

Quant à lui, rien ne révèle plus son existence... le scepticisme de Siori paraît décidément injustifiable.

Et Vif-Argent n'ose pas avouer à sa mère qu'il a perdu tout espoir de retrouver l'enfant perdu. Un instant — et combien il se l'est reproché depuis lors ! — il a fait entrevoir à la pauvre femme que certains indices lui donnaient un vague espoir d'être renseigné sur son sort.

Elle a cru à un miracle possible, et son



CAPITAINE VIF-ARGENT

Tous étaient là, formant comme une épouvantable frange de cadavres. (P. 344, col. 2.)

« Résumons-nous. Danger en avant, l'embuscade s'étant probablement reformée et prête encore une fois à nous fermer la route.

« Danger en arrière, puisque, selon toute apparence, les Mexicains ou nous ont trahis et se sont joints à l'ennemi, ou sont retournés à Monterey pour éviter toute bagarre.

« Il ne reste plus ici que nous, une cinquantaine d'hommes qui ont charge d'une centaine de blessés, peu aptes à nous aider, convenons-en.

« Ramener les blessés en arrière, il n'y faut pas songer. Ils sont épuisés, et la route déjà leur a paru trop longue. Nous sommes à une heure de Saltillo.

« Il nous faut achever cette tâche; quand ils seront en sûreté à Saltillo, nous aurons nos coudées franches et reviendrons par ici, à la recherche de ces brutes de guerrilleros.

« Mais vous m'entendez bien, messieurs les Autrichiens, il faut, il faut que le convoi

cœur de mère souffre horriblement d'une attente que Vif-Argent ne peut se résoudre à déclarer vaine... il répond évasivement... Peut-il briser cette âme douloureuse par cet aveu décisif :

« Oui, ma mère, votre fille était vivante... je l'ai vue... je lui ai parlé... et je n'ai pas su la défendre... on l'a tuée !... »

Au moment de risquer encore une fois sa vie, il ne sait pourquoi ces pensées lui sont revenues et il envoie un salut à sa mère.

« Qu'avez-vous, capitaine? lui demande mère Orsola qui l'examine attentivement. On dirait que vous éprouvez une douleur cachée?... »

Il abaisse ses regards sur la bonne mère, dont la grave figure est empreinte d'une idéale bonté.

« En effet, ma mère, dit-il. Il y a dans ma vie de grandes douleurs... mais je me reproche d'avoir évoqué en ce moment de pénibles souvenirs... A l'œuvre maintenant !... et ne songeons qu'au devoir.

— Ceci est bien, répond la religieuse. Mais promettez-moi, si nous sortons vivants de cette terrible affaire, de me confier vos chagrins... qui sait? Une vieille recluse comme moi dispose quelquefois de grandes consolations...

— Je vous le promets, » dit Vif-Argent.

Il se redresse : toute son énergie lui est revenue. Des ordres rapides sont donnés. Il est prouvé maintenant que l'escorte mexicaine a disparu. Il ne faut donc compter que sur des forces bien minimes :

Les vingt-cinq Colorados et la quarantaine d'Autrichiens qui ont survécu à la terrible échauffourée...

Vif-Argent a inspecté le convoi, il l'a réorganisé. Les cavaliers ont pris en croupe ceux qui étaient assez valides... on a donné à boire aux mules, un picotin aux porteurs de cacolet... les blessés, sentant qu'on s'occupe attentivement d'eux, se montrent réconfortés.

Et la marche commence, aussi rapide que possible.

Au moment où on arrive sur le lieu de l'embuscade, Vif-Argent arrête le convoi, et appelant Mistoufle et Bec-Salé, tous trois vont de l'avant, seuls, l'œil et l'oreille au guet.

Mère Orsola les suit du regard, les deux mains croisées sur son crucifix.

Ils passent... tout reste silencieux...

Sur un ordre de Vif-Argent, une dizaine d'hommes se lancent sur la lisière de la forêt, sondant les taillis et les fourrés, s'ouvrant un chemin à coups de sabre.

Rien ! L'ennemi se serait-il contenté d'un si piètre succès, quelques assassinats commis sans combat, et n'aurait-il pas cherché à profiter de cette victoire? Vif-Argent ne peut le croire. Du reste, son instinct de coureur d'aventures lui dit que ce calme est trompeur, qu'il cache quelque piège.

Ah ! si Siori était là ! Car l'Indien ne l'a plus quitté... il s'est constitué l'esclave, le chien fidèle de Jean Delorme et, dans son français primitif, il s'efforce de combattre ses douloureuses pensées.

Pour lui, c'est une conviction intime,

indiscutable que les deux auteurs du drame terrible sont encore vivants. Perez a menti, il ne pouvait que mentir... il a menti même en feignant de mourir !...

Alors que Vif-Argent rôdait dans la forêt à la recherche d'une troupe de guerilleros qui lui avait été signalée, Siori — qui agissait toujours sans ordre et à sa fantaisie — s'était éloigné et n'avait pas encore reparu.

Il faisait grandement défaut à Vif-Argent qui connaissait son flair de limier exceptionnel.

Au point où ils étaient arrivés, la route s'élargissait tout à coup, et la forêt, s'incurvant d'un côté, formait comme un vaste hémicycle de verdure, tandis que, sur l'autre face, subitement la végétation cessait pour céder la place à un amas de rochers, véritable chaos de pierres qui descendait vers le sol, à plus de 40 mètres de profondeur. Dans le lointain, on apercevait, éclairée par le soleil couchant, la petite ville de Saltillo qui prenait un aspect féerique.

Mais Vif-Argent, qui marchait le premier, avait à peine jeté les yeux sur cette admirable perspective, qu'il poussa un cri de surprise et d'horreur.

Aux arbres de la forêt, dans le demi-cercle, il venait d'apercevoir les corps des Autrichiens que les misérables avaient pendus.

Les morts, les blessés, les prisonniers, tous étaient là, formant comme une épouvantable frange de cadavres.

Sœur Orsola avait vu, elle aussi, et, glacée d'épouvante, elle était tombée sur ses genoux, sanglotant.

Était-ce donc là une guerre de civilisés? Était-on donc revenu au temps des pires sauvages de l'ancien Mexique !

« Oh ! les misérables ! » murmurait Vif-Argent.

Tout à coup, un homme se dressa à côté de lui :

« Siori ! mon fidèle Indien !

— Oui, Siori !... ton esclave ! Écoute-le... et suis son conseil, sinon tu es perdu... et tous les blessés seront massacrés jusqu'au dernier.

— Comment sais-tu cela?

— J'ai cherché... j'ai épié... j'ai vu... à dix portées de flèche d'ici, deux cents guerilleros vous attendent... car les Mexicains qui escortaient le convoi se sont joints aux hommes de Carbajal...

— Quoi ! lui ! encore lui !...

— Oui, Carbajal, qui a juré de se venger de Vif-Argent... et de le pendre de sa main à l'un de ces arbres...

— Il ne me tient pas encore !...

— Non, non ! mais le danger est grand... ne faites plus un pas en avant... sur le versant des roches, je connais un sentier absolument dissimulé et que suivent seulement les péons du pays...

« Ceux-là ne sont pas vos ennemis, car ils ont été maltraités par les guerilleros avec la plus atroce férocité.

« Ici, à une portée de flèche en arrière, existait autrefois un palais, un temple — Hua tepec — qui dominait la vallée.

« Par les siècles, par les hommes, il a été détruit jusqu'à ras de terre, mais sous le sol

existent encore d'énormes constructions formant des souterrains cachés à la vue de tous... et qui aboutissent à Saltillo... »

« Des Indiens que j'ai gagnés à ta cause, Vif-Argent, t'attendent à l'entrée de ces souterrains... viens avec tes compagnons, les Azogueyos, et vous arriverez sans danger à Saltillo. »

Vif-Argent tressaille et saisissant Siori par le bras :

« Que m'as-tu dit?

— Que je veux te sauver, toi et tes compagnons.

— Siori ! me suis-je donc si fort mépris sur ton compte?... et vraiment dois-je comprendre que tu m'offres de commettre une épouvantable lâcheté?

— Maître?

— Dois-je comprendre que tu me proposes, à moi, le capitaine Vif-Argent, à moi Français, d'abandonner ces malheureux que j'ai juré de sauver et de racheter ma vie au prix d'une infamie?...

— Maître !... j'ai aimé ton père... et c'est pour lui que je veux te sauver...

— Tais-toi ! ou, sur mon honneur, je ne sais ce qui me retient de te casser la tête d'un coup de pistolet.

— Maître... c'est vous que j'aime... c'est de vous que je suis l'esclave.

— Tais-toi, te dis-je !... J'ai peine à contenir ma colère... et, pour un peu, je te chasserais, avec défense de jamais reparaitre devant moi.

— Non, non ! ne faites pas cela ! Si Siori a commis une faute, battez-le... mais, je vous en supplie, ne le chassez pas ! »

Vif-Argent reste immobile, réfléchit.

D'un geste, il a appelé la mère Orsola qui pleure en face des corps qui tournoient sinistrement aux branches.

« Arrêtez le convoi, lui dit-il, et écoutez-moi.

« Voici Siori, mon fidèle serviteur, qui m'apporte un moyen de salut... Indien, conduis-nous à l'endroit dont tu m'as parlé. »

Siori a baissé la tête sous les reproches de Vif-Argent.

Mais il se hâte d'obéir.

Il remonte rapidement la route : à une petite distance, il montre à Vif-Argent une faille assez large, obstruée par des broussailles et des fragments de roche.

« Derrière ces amas sont des Indiens, des amis à moi, qui en une minute ouvriront le chemin... »

— Qu'ils le fassent ! Et hâte-toi, car les minutes me semblent des siècles. »

Siori fait entendre un léger sifflement.

Et subitement, comme un signal d'un machiniste de théâtre, arbres et pierres semblent disparaître... et une large ouverture reste béante, couloir de pierre entre des monolithes, le tout enveloppé dans un groupe de terre qui le cache à tous les regards. Les Indiens sont là, rangés contre les parois, immobiles comme des cariatides de pierre.

« Ces souterrains ont-ils cette largeur jusqu'au bout?

— Oui, maître.

— La pente est-elle douce ou rapide?...
— Très douce...
— Si bien que le convoi des blessés peut s'y engager?...

— Quoi! maître! Vous voulez...
— Pas de réplique. Réponds oui ou non.
— Avec l'aide des Indiens, le convoi peut passer.

— Et arriver à Saltillo?
— Et arriver à Saltillo. »
Vif-Argent se tourne vers la mère Orsola.
« Vous avez entendu, ma mère... voici le salut pour vous et tous ces malheureux... »
Elle a un mouvement d'hésitation :
« Mais, peut-on se fier à ces hommes!
— Tu as entendu, Siori, la mère doute de toi... »

Siori met un genou en terre, prend la main de la religieuse et la pose sur sa tête.
C'est la soumission absolue.
« Ma mère, dit Vif-Argent, il n'y a pas une minute à perdre... engagez le convoi dans ces souterrains où Siori et les Indiens vous serviront de guides.

« Vite! Vite! car l'ennemi est tout près de nous... et, d'une seconde à l'autre, il peut apparaître... »

« La route est gardée... mais qui sait s'ils ne se lasseront pas d'attendre, et s'ils ne viendront pas au-devant de nous... »

« Ils sont deux cents, et ce sont les bêtes féroces que vous connaissez... »

« Pensez aux malades, aux blessés!... »
Mère Orsola donne des ordres rapides que nul ne discute. Des torches se sont allumées dans les profondeurs des souterrains où l'on distingue des voûtes hautes comme des nefs de cathédrale.

Les Azogueyos et les Autrichiens se sont

placés face à l'aval de la route, la carabine haute, surveillant attentivement l'extrémité de l'hémicycle d'où évidemment partira l'attaque.

L'instant est poignant.
Si l'ennemi surgit avant que le convoi ait disparu, les malheureux sont perdus.

Car Vif-Argent ne se fait pas d'illusions, jamais lui et ses compagnons ne se sont trouvés en présence d'un péril plus grand...
Très pâle, il regarde le convoi qui peu à peu s'engouffre dans l'ouverture béante.

« Siori, dit-il à l'Indien, est-il un moyen de refermer cette issue de façon à ce qu'elle redevienne invisible, comme elle l'était tout à l'heure? »

— Oui, maître. Dès que tu seras entré, la roche se déplacera et reviendra boucher l'entrée. »

Vif-Argent réprime un haussement d'épaules. C'est bien de lui qu'il s'agit.

« Écoute-moi, Siori, jure-moi d'exécuter l'ordre que je vais te donner.

— Oh! maître! tu sais bien que je ne puis pas ne pas t'obéir.

— Donc, dès que j'aurai prononcé ce seul mot : Delorme! tu fermas l'issue... aussi rapidement que possible.

— Dès que tu seras passé?
— Non, que je sois passé ou non... à ce seul mot qui est le nom de mon père, la pierre reviendra prendre sa place... »

— Mais... c'est ta mort!
— Siori... je le veux! »

L'Indien le regarde, le visage de Vif-Argent respire une énergie si héroïque que Siori, vaincu, répond :

« J'obéirai... »
(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

Campement indien

UN JOUR DE FÊTE CHEZ LES DAKOTAHS

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des Réserves indiennes, de ces territoires plus ou moins vastes, plus ou moins stériles, où le gouvernement des États-Unis a cantonné les débris des quelques tribus qui ont survécu à la conquête.

Soumis à la direction de fonctionnaires appelés *Indian agents*, qui représentent le Président de la République dans chaque Réserve, les Peaux-Rouges sont traités par eux comme de grands enfants. Ils sont punis ou récompensés selon leurs fautes ou selon leurs mérites, comme des écoliers. Une savante gradation tient compte des nuances.

Par exemple, un Indien qui a réussi à se procurer de l'eau-de-vie auprès des trafiquants qui rôdent sans cesse autour des Réserves peut se voir priver de sa ration de viande pendant plusieurs jours.

La punition est plus grande s'il s'est enivré : il ne participera pas aux distributions de tabac pendant plusieurs semaines. Et ce serait mal connaître le tempérament d'un Indien que de supposer qu'il préfère un quartier de bœuf à une pipe de tabac!

Les fautes plus sérieuses (par exemple, un coup de couteau donné au cours d'une rixe) ne sont pas du ressort de l'agent, qui fait empêcher le coupable par la police indienne et l'expédie à la ville la plus proche.

Mais si des punitions sont infligées, quand ils se conduisent mal, à ces grands enfants que sont les Peaux-Rouges, on leur accorde aussi des récompenses lorsqu'ils ont donné des preuves de soumission.

Elles sont individuelles ou *tribiales*, selon qu'elles s'adressent à un particulier ou à une tribu entière.

Les premières n'offrent pas une grande variété : elles consistent en distributions supplémentaires de vivres, de tabac, de vêtements, et surtout de *blankets*, couvertures de laine dont la possession est comme un étalon de richesse, en ce sens que, dans plusieurs tribus, un Indien prouvera son état de fortune par le nombre de couvertures qu'il possède.

Quand le directeur d'une réserve veut témoigner sa satisfaction à l'ensemble de ses administrés, de nombreux moyens s'offrent à lui.

Par exemple, il leur permettra de quitter leurs cantonnements *élémentaires* (c'est-à-dire les baraquements de la réserve) pour aller passer plusieurs semaines, sous la tente, sous le *tépée*. C'est une vraie partie de *camping-out* durant laquelle les braves Peaux-Rouges se donnent l'illusion de vivre encore comme au bon vieux temps!

La fête se corse lorsqu'au *camping-out* se joint la chasse. Mais il faut que la tribu ait donné pleine satisfaction pendant deux ou trois années, pour que les autorités lui accordent le droit de parcourir en armes la plaine giboyeuse. Il serait fou, il serait dangereux d'accorder une pareille permission à une tribu qui compterait des irréconciliables dans ses rangs!

Certains *Indian agents*, qui ne sont pas à la hauteur de leur mission, ont parfois imaginé de récompenser leurs administrés en leur permettant, bien à tort, de jouer à des jeux de hasard. Car l'Indien est joueur comme les cartes, et il n'est pas rare qu'une partie soit interrompue par des rixes sanglantes.

CHRISTIAN BOREL.

La Formation des Montagnes

Le Diable et le Caucase

L'ÉPAISSE chaîne du Caucase, dont le développement n'est pas moindre de 1,200 kilomètres de la mer Noire à la mer Caspienne, ne se présente pas comme une chaîne unique; elle comprend des chaînons distincts tantôt parallèles, tantôt obliques les uns par rapport aux autres, au milieu desquels émergent des cimes volcaniques éteintes. On a comparé la grande muraille caucasienne au cadavre d'un monstre qui aurait beaucoup souffert avant de mourir et aurait toutes les déformations d'une agonie épouvantable. Elle a sans aucun doute subi à des époques reculées des bouleversements que révèlent les traces d'éruptions volcaniques, l'existence de sources thermales et de dépôts de naphte, la fréquence des tremblements de terre, et ces cataclysmes anciens ont dû sensiblement modifier l'aspect du pays. La légende est venue en aide à la géologie pour expliquer la production de ces faits.

Il fut un temps où le Caucase n'était qu'une immense montagne, unie et bien faite, couverte de jolies fleurs. Tout en haut de l'arête et juste en son milieu, vers l'endroit où se trouve le pic des Sept-Frères, habitait, dans une cabane, un bon ermite qui, sur la cime paisible, jouissait de la plus parfaite quiétude.

Mais voilà que le diable vint tenter le bon

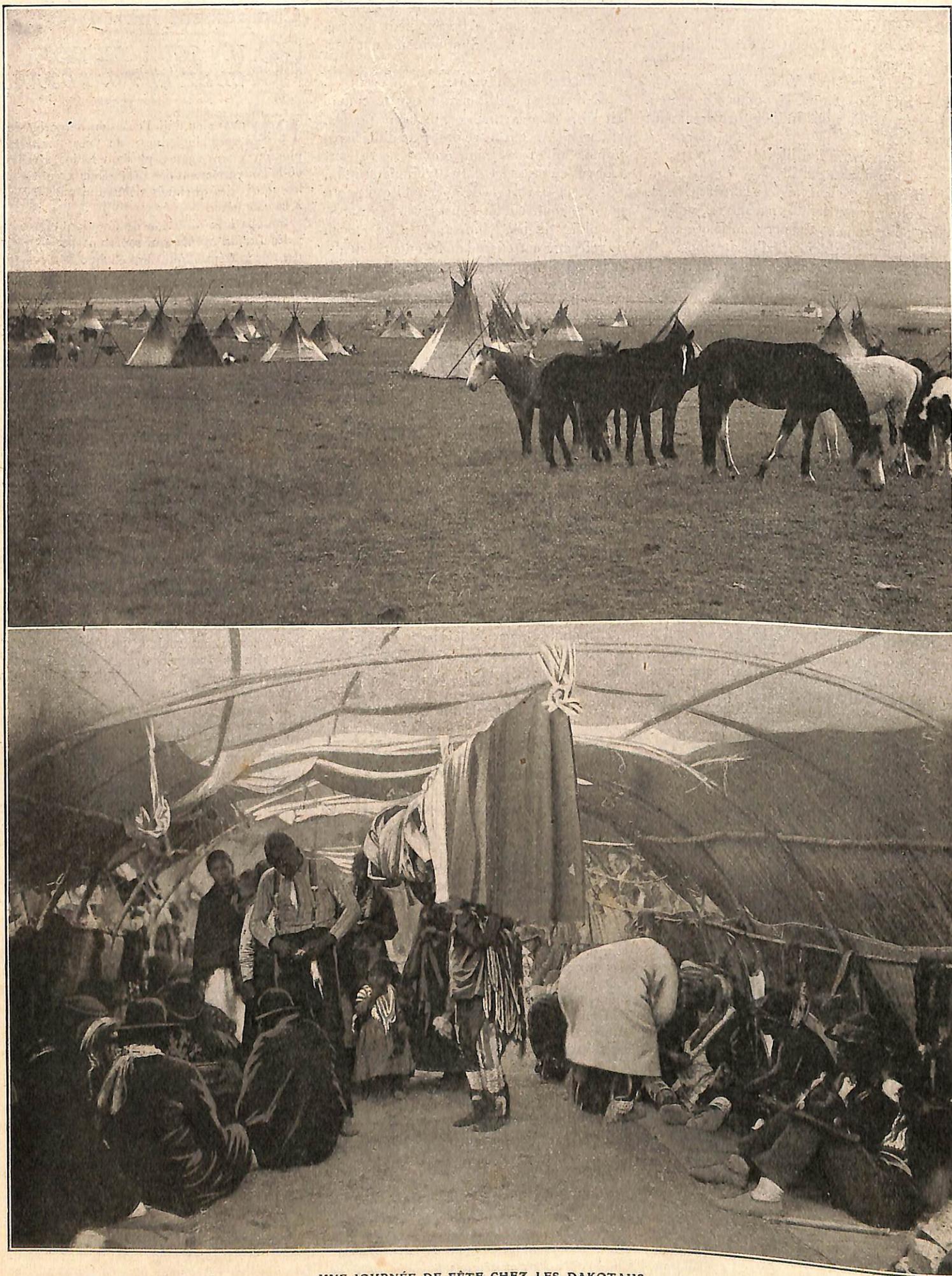
ermite et chercher à gagner son âme, tout comme il avait fait pour saint Antoine. Le pieux cénobite ne voulait rien entendre et il renvoyait le tentateur, lui disant que ce n'était pas la peine de revenir et qu'il perdait son temps. Le diable ne se décourageait pourtant pas et reparaisait sans cesse. Comme il trouvait la porte fermée au verrou, il passait sa tête par la lucarne qui n'avait pas de vitre, et reprenait ses beaux discours.

Impatienté à la fin, le bon ermite jura de mettre un terme à ces obsédantes visites du diable et de lui jouer un bon tour. Il fit rougir au feu une paire de pincettes et, à l'heure où le diable avait coutume de venir, il se tapit contre la cloison au-dessous de la lucarne et attendit. Dès que le visiteur eut avancé la tête, il lui saisit le nez avec son fer rouge et serra ferme. On pense les cris de rage que poussa le démon.

Un effet inattendu de sa douleur fut que sa queue se mit à grandir démesurément. Alors, dans sa fureur, le diable frappa de tous côtés la montagne avec cet appendice devenu redoutable, échançant les sommets, creusant les vallées en tous sens et dérangeant ainsi toute la belle architecture du bon Dieu.

Et voilà pourquoi le Caucase a des flancs si tourmentés.

GUSTAVE REGELSPERGER.



UNE JOURNÉE DE FÊTE CHEZ LES DAKOTAHS

Devant cette plaine toute parsemée de tentes, où broutent des bandes de poneys en liberté, on se croirait ramené à un demi-siècle en arrière.



Dans une vaste tente en forme de voûte, des joueurs sous les yeux inquiets des « squaws », s'absorbent en des combinaisons de coups compliqués.



LES RICOCHETS SANGLANTS

Les arrestations faites au cours des dernières manifestations n'ont pas rétabli la paix dans les Etats roumains. Le désordre se répercute à travers le royaume et les Bobéniens ne manquent pas une si belle occasion de piller et de razzier, instituant ainsi la révolution et la conquête.

De l'émeute au brigandage
 en Roumanie
 Les
 Ricochets sanglants

Si l'anarchie est un état chaotique que l'on trouve chez tous les peuples à quelque époque de leur histoire, du moins, l'on ne s'attendrait pas à rencontrer l'anarchisme dans des sociétés qui débutent en quelque sorte dans la carrière politique.

Ainsi, la Roumanie est à peine devenue une nation, et déjà la révolution sociale gronde en son sein. Cela s'explique peut-être par le mélange bizarre de toutes les races qui la composent. Il y a les gens de la Moldavie et ceux de la Valachie; il y a des Bohémiens en nombre plus considérable que nulle part ailleurs; ajoutons un pullulement d'Israélites, et enfin, quelques véritables Roumains, c'est-à-dire ceux qui descendent de la colonie romaine que les empereurs établirent sur les bords du Danube pour contenir les invasions des Barbares.

On comprend que les théories anarchistes aient pu fermenter facilement dans ce peuple mélangé et hétéroclite.

Les autorités roumaines étaient loin de se douter que des clubs anarchistes existaient dans ce pays, lorsque l'assassinat du premier ministre, M. Bratiano, révéla tout à coup la puissance et l'audace des comités révolutionnaires.

En vain, les assassins furent-ils arrêtés et jetés en prison, la foule ne montra point devant ce forfait toute l'horreur que le gouvernement roumain escomptait pour son propre prestige. Au contraire, les démocrates s'enhardirent, et, de toutes parts, surgirent des manifestations tumultueuses.

L'une d'entre elles constituera une date dans l'histoire de la Roumanie moderne. Les démocrates avaient tenu une réunion publique, et, après d'innombrables discours, ils sortirent dans la rue et se dirigèrent vers la place du Théâtre, qui est l'endroit le moins archaïque de Bucarest, ou, dans la langue du pays, Boukouritchi.

Cette somptuosité dans le déroulement d'un cortège démocratique déplut sans doute aux autorités de Boukouritchi, car la police s'empessa de barrer le passage et de tirer des coups de revolver pour montrer en même temps son loyalisme et sa bravoure. Il y eut une vingtaine de blessés.

Là-dessus, les démocrates se mirent à hurler: « Au Palais! Au Palais! » Ils manifestaient ainsi l'intention d'aller se plaindre au roi Carol I^{er}, né Allemand, de ce que l'on eût houpillé ses sujets: Moldaques, Valaques, Bohémiens, Israélites et Roumains.

Mais la police ne l'entendit pas ainsi. Les gendarmes, appelés en toute hâte, barrèrent la rue qui conduit au palais de Carol, et les démocrates en furent quittes pour rabattre leur colère contre le Club des Conservateurs. C'était une modeste proie, en comparaison de la demeure royale.

Mais les démocrates ne perdirent, pour cela, rien de leur enthousiasme initial. Ils se ruèrent contre le malheureux Club et, en quelques minutes, le bombardement fut accompli avec une maestria digne des pays les plus civilisés.

L'avocat Nitzesen, qui se trouvait dans le Club, reçut à la tête une cruche d'hydromel, et il en fut fort blessé. Vingt autres personnes reçurent aussi diverses blessures.

Le désordre se répercuta à travers la Roumanie. Les Bohémiens ne manquèrent pas une

si belle occasion de piller maint village, emportant l'argent, emmenant les troupeaux pour les vendre à vil prix, instituant en un mot la révolution et la conquête.

Mais des émissaires bien stylés répandirent partout le bruit que ces crimes de brigandage, de vol, d'incendie avaient été commis par des Juifs. Aussitôt, des groupes de Roumains vengeurs se formèrent. Armés de fourches, de pelles, de fusils, de poignards, ils se précipitèrent dans toutes les maisons juives. Les Juifs étant, en Roumanie, pour la plupart, usuriers et propriétaires de champs enlevés, à coups de procédure, aux Roumains de race, les vengeurs trouvèrent, chez leurs victimes d'un jour, un ample butin. Bientôt, ils retomberont sous leur autorité. Les Juifs feront vendre leurs maisons et leurs champs, de nouveau; les Bohémiens renouvelleront leurs prouesses; les démocrates esquiveront des émeutes. L'histoire se compose de bien peu d'éléments: l'or, le sang, les cris, les larmes. Ni démocrates, ni conservateurs ne peuvent garantir rien de très différent et de beaucoup préférable au peuple de Roumanie, ou d'ailleurs.

ROBERT DUNIER.

SUPERSTITIONS MALAISES

Les Crocodiles sacrés de Java

Les crocodiles causent de très grands ravages dans toutes les îles de la Malaisie, mais bien que leurs victimes soient excessivement nombreuses chaque année, ces horribles sauriens qui infectent toutes les rivières sont cependant considérés comme des animaux plus ou moins sacrés par les indigènes de Java, Sumatra et Bornéo.

Aussi, avant de prendre d'énergiques mesures pour mettre fin au règne de terreur que cause la rapacité vorace de ces reptiles, supportèrent-ils pendant très longtemps leurs déprédations, avec une incroyable patience de fatalistes.

Quand la présence d'un crocodile s'est affirmée par la disparition d'un ou plusieurs habitants d'un village, les anciens de la communauté se réunissent et, après un très long palabre, décident de faire au saurien ce qu'on appelle dans ces régions un "Tempeh".

On entend par là une sorte d'offrande propitiatoire, qui a pour but d'apaiser sa colère, ou bien plutôt son monstrueux appétit.

Le "Tempeh" consiste généralement en un grand panier, abondamment rempli de riz jaune et rouge, de poissons, d'œufs durs et de friandises.

Des sortes de cierges habituels aux indigènes sont allumés et fixés au panier qu'on décore également de fleurs ainsi que de feuillage, avant de le placer sur un radeau. Ce dernier est alors lancé sur la rivière où il flotte à la dérive.

Si nul autre, dans le village, ne devient dans la suite victime du crocodile, les anciens assurent que l'offrande a produit un effet salutaire.

Mais, dans le cas contraire, ils s'en vont trouver le sorcier du village qui, reconnaissant que le "Tempeh" n'a pas agi, comme on s'y attendait, conseille de prendre de sévères et nécessaires mesures à l'endroit du saurien, qui perd alors seulement son caractère sacré.

Ces mesures consistent à mettre sur la rive, en guise d'appât un animal vivant, soit un singe, soit une poule, attaché par une forte corde.

Le crocodile se la sse prendre au piège et bientôt, ramené à terre, il est mis à mort, payant ainsi la dette de ses crimes.

Alfred DUCASSE.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie

Au Pays des Druses

Chapitre IX

UNE NOUVELLE IDÉE DE LA
 PETITE SOURIS

Le caravansérail, qui est à un hôtel de nos pays ce qu'un faubourg est à une maison, bourdonne ainsi qu'une ruche autour des amis de Sika. Avec la jeune fille, ils ont regagné les chambres retenues à leur arrivée.

Par la fenêtre sans châssis, le climat rendant inutile une fermeture hermétique, ils aperçoivent une courette entourée de constructions basses, semblables à celle où ils se trouvent.

Des ruelles étroites se coulent entre les bâtiments, rejoignant d'autres cours, dont la réunion forme le caravansérail.

Et tout là-bas, par la baie d'une porte monumentale, enjolivée de faïences multicolores, se montre la nappe étincelante de l'Euphrate.

Tous se sont réunis dans la chambre du général, lequel s'agite, s'empresse en un besoin irrésistible de s'occuper de sa fille enfin reconquise.

« Sika! Tu as besoin de te rafraîchir, ma chérie... Et vous aussi, Tibérade... Vous avez partagé le lion, il faut partager la limonade, n'est-ce pas, ma Sika? »

— J'ai pensé comme vous, général, intervient Midoulet. On va nous apporter une collation que j'ai commandée. »

Les émotions, surtout lorsqu'elles sont heureuses, ouvrent l'appétit, car, à l'annonce du lunch, tous les yeux brillent et Emmie agite les mâchoires de façon expressive.

Au surplus, un serveur entre, chargé d'une longue planchette donnant l'impression d'une planche à repasser, et sur laquelle se tiennent en équilibre des récipients variés: altemyan ou ragoût national, gâteaux, confitures, flacons alcarazas, de limonade, etc.

Chacun s'empresse de prendre place autour de la planchette que le domestique a posée sur deux chaises. Nul en Orient ne fait attention au « négligé » du service.

Emmie, seule, si affamée pourtant tout à l'heure, demeure dans le fond de la salle, tout occupée à développer le paquet mystérieux avec lequel elle avait quitté le palais d'Ahmed.

« Que fais-tu donc? questionna Tibérade. — Tu vas le savoir, cousin, ne t'impatiente pas. »

D'un bond, la fillette fut auprès de ses compagnons. Elle cachait derrière son dos un objet qu'elle avait tiré du paquet.

« Eh bien ! plaisanta-t-elle... On peut dire que les lions vous ont métamorphosés. Vous, général, je le comprends. Le souci du salut de Sika effaçait tout le reste... Mais M. Midoulet, lui, a manqué à son devoir professionnel.

— Moi ? clama l'agent ahuri.

— Vous-même, monsieur Midoulet.

— En quoi ai-je manqué?...

— En ceci, que l'objet pour lequel vous pérégrinez aux frais du Service des renseignements n'a pas paru vous manquer du tout. »

Un grand silence suivit.

Uko s'était dressé; l'agent l'imita. Tous deux se défiaient du regard.

« Rasseyez-vous donc, messieurs, prononça gravement la fillette... Moi, je n'ai jamais perdu de vue l'objet en question, et je le prouve. »

Elle ramena brusquement ses mains en avant... Elles tenaient par la ceinture le vêtement gris fer.

« Le pantalon ! murmurèrent tous les assistants sur des tons divers.

— Donnez-le-moi ! s'écria Uko.

— Pardon, après moi, s'il en reste ! » gronda l'agent.

Emmie, aussi calme que si rien d'anormal ne se passait, les apaisa du geste :

« Messieurs, vos désirs semblent en opposition. M. le général souhaite conserver ce pantalon. M. Midoulet voudrait que, selon une promesse que je lui ai faite, ce pantalon lui soit remis. Comment contenter tout le monde ? »

« Et comme tous, effarés par cet exorde, se taisaient, l'espiègle poursuivit :

« Oh ! moi, je le sais. Ne vous fatiguez pas le cerveau... Voici... Ce couvre-jambes m'appartient, car, en vertu de l'axiome de droit : *Res derelicta, res vulgata*, il est incontestablement ma propriété, à moi, qui l'ai enlevé aux Arabes, lesquels l'avaient eux-mêmes ramassé, totalement abandonné dans le désert. Est-ce vrai ?

— Absolument ! »

L'adverbe était lancé par Tibérade. Le jeune homme pressentait que sa petite cousine mettait en scène une de ces idées fantaisistes dont elle avait donné tant de preuves depuis leur départ de Paris, et à tout hasard il tentait de l'aider.

D'un coup d'œil, elle lui indiqua qu'elle comprenait la marque de confiance et qu'elle lui en savait gré, puis elle poursuivit :

« Eh bien, voici ma solution. Je vais confier mon trophée à M. Midoulet.

— Jamais ! rugit le Japonais.

— Toujours ! riposta l'agent, tirant à demi son revolver.

Mais, avec un geste autoritaire, Emmie, Marcel, Sika s'interposèrent.

« Il en sera comme j'ai décidé, reprit la fillette. M. Midoulet examinera le pantalon tout à son aise. Après quoi, il le rendra au général.

— Je m'y oppose, clama ce dernier, tandis que l'agent criait :

— Moi, j'accepte ! »

Gentiment, Emmie regarda Uko.

« Je vous en prie, général, vous êtes persuadé, comme nous tous, que l'ajustement dont nous sommes embarrassés ne contient aucun document. Permettez à M. Midoulet d'arriver à la même conviction. Nous perdrons ainsi un adversaire redoutable et nous y gagnerons un ami. »

Qu'y avait-il dans l'accent de la pétulante créature qui impressionna ses auditeurs ? Mystère ! Toujours est-il que le général ne protesta pas et qu'elle tendit le pantalon à l'agent du Service des renseignements.

Celui-ci eut un véritable rugissement de joie.

Il brandit le fétiche de drap gris fer qui l'avait tant fait courir, et, exultant, épanoui, il bégaya :

« Enfin ! Je l'ai... Je vais donc être renseigné sur la réalité des projets du mikado ! »

Sa voix était haletante. On eût cru que, sous l'empire de l'émotion, le souffle lui faisait défaut.

« J'essaierai tous les réactifs, fit-il encore, tous. Il s'agit de faire jaillir la lumière de ce pantalon... de le transformer en phare politique... Je suis le traducteur du phare. »

Et, avec un geste lyrique, abandonnant la table, il se précipita au dehors.

Ses compagnons l'entendirent se verrouiller dans sa chambre.

Tibérade, Sika, le général s'entre-regardèrent.

Sur leurs visages se lisait l'étonnement. Ils ne s'expliquaient évidemment pas ce qui venait de se produire.

Ils ne comprenaient pas qu'ils l'eussent laissé s'accomplir.

Enfin, Uko balbutia d'une voix assourdie, comme lointaine :

« Emmie, pourquoi m'avez-vous trahie ?

— Ah ! bon, plaisanta son interlocutrice nullement émue par l'apostrophe, vous allez me bombarder de gros mots bien insolents ! »

Il secoua tristement la tête.

« Non. Je n'oublierai pas que c'est grâce à vous que nous avons sauvé ma fille bien-aimée. Je ne vous accuserai pas. Laissez-moi seulement regretter d'être déshonoré comme diplomate.

— Oh ! déshonoré ! fit la cousine de Marcel, avec une légèreté stupéfiante.

— Vous ne comprenez donc pas que ce dépôt, confié à mon honneur...

— Continuez, je vous en prie.

— Eh bien, je ne puis vivre dès l'instant où je me le suis lassé dérober.

— Oh ! père ! gémit Sika. Père chéri ! Ne dis pas de ces choses terrifiantes qui me rendent folle. Toi, mourir... Que deviendrais-je ? Crois-tu que je consentirais à vivre sans t'avoir près de moi ? »

Soudain, l'organe de Tibérade s'éleva :

« Mademoiselle, général, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas aux rêveries tragiques... Je connais ma petite cousine... Ses yeux rient... Donc, l'aventure ne doit pas être aussi dramatique que vous vous le figurez. »

Et les Japonais, levant la tête, consi-

dérant Emmie avec une interrogation anxieuse de tout leur être, la fillette éclata de rire, réussissant à peine à prononcer, parmi les fusées de son inexplicable gaieté :

« Certainement, Marcel ne me croit ni bête, ni méchante. Il a raison... Voyons, vous vous êtes figuré que je voulais votre trépas ! Oh ! j'ai grande envie de ne pas vous pardonner. Sika, surtout, est coupable. Elle sait pourtant bien que je lui suis amie... comme une sœur. »

D'un bond, elle atteignit la blonde Japonaise, l'enlaça, effaça d'un baiser la rougeur amenée par sa mercuriale, puis, preste comme une petite souris, elle se rua vers l'escabeau, sur lequel s'apercevait le papier fort dont elle avait extrait le pantalon un instant plus tôt

Elle tournait le dos à ses compagnons, qui se demandaient à quelle manœuvre elle se livrait. Et brusquement, elle leur fit face, présentant au bout de ses bras tendus un objet dont la couleur les fit sursauter.

L'objet était de drap gris fer.

Seulement, s'il rappelait ainsi le pantalon du mikado, sa forme l'en différenciait absolument. C'était un pantalon sans jambes... On eût cru voir un caleçon de bain.

Si bien que le général murmura :

« Qu'est-ce que cela ?

— Ceci, mon général, riposta joyeusement Emmie, ceci est le véritable pantalon !... »

— Diable ! Il n'a pas grandi en voyage ! s'exclama Tibérade, faisant allusion à l'absence des jambes.

— Nécessités de défense, » riposta gravement la fillette.

Puis, vite, pressant son débit :

« Ne m'interrompez pas, je vous explique. Quand j'ai eu filé avec le pantalon, j'ai pensé : « Lorsque je les rejoindrai, Midoulet voudra à toute force tenir le vêtement en main. A présent, il l'a vu. Plus moyen d'éviter son indiscretion. »

— Alors ?

— Il s'agissait donc de lui donner satisfaction tout en ne le satisfaisant pas. Très simple, sous une apparence compliquée. Très en avance sur vous à mon arrivée à Bassorah, je me suis rendu chez un tailleur de la ville. En vingt-quatre heures, cet artiste m'a confectionné un frère jumeau du pantalon de ce brave mikado, jumeau à ce point que je n'aurais pu les distinguer l'un de l'autre, si je n'avais pris soin d'apporter une petite retouche au vrai.

— Une petite, répétèrent les assistants ; vous appelez cela une petite retouche, couper les jambes ?

— L'amputation est sans douleur pour un patient de cette espèce. »

Et, toujours souriante :

« Je n'en finirai jamais si vous m'arrêtez sans cesse. »

Elle tendit le pseudo caleçon à Tibérade.

« Tiens, cousin, tu le porteras désormais ! Recouvert de ton « inexplicable » à jambes, nul ne soupçonnera le subterfuge, et nous, Sika, moi, infortunées jeunes filles,

n'aurons plus à affronter le danger de porter culotte. »

Sa liberté d'esprit stupéfiait ses interlocuteurs.

« Mais, bredouilla Uko d'une voix empreinte de soudaine timidité, le vêtement formait un tout inséparable. Nous ignorons si les jambes ou le corps, ou tous deux, ne constituent pas le signe dont le sens instruira le destinataire.

— Très juste.

— Je sais bien que cela est juste. Aussi, je vous prie de me dire ce que vous avez fait des jambes. »

D'un même mouvement, Sika et Marcel se rapprochèrent, marquant par ce mouvement l'intérêt qu'ils reconnaissaient à la question du Japonais.

« Oui, qu'en as-tu fait? répéta Tibérade.

— Ne te frappe pas, cousin, raille l'espiègle, j'en ai fait des brassards.

— Des brassards! redirent les auditeurs avec surprise.

— Mais oui. Dissimuler le pantalon entier, ce n'était commode pour personne. Tandis que, maintenant, à toi le caleçon, cousin Marcel; à moi les jambes... Nous serons un pantalon en deux personnes, et les Midoulets de toute nationalité ne soupçonneront pas que nous faisons cette chose pas ordinaire d'être deux dans un pantalon. »

Elle riait et sa gaieté gagnait ses amis.

D'un geste rapide, elle retroussa les manches du manteau de soie blanche dont elle était couverte, présentant ses bras emprisonnés dans des bandeaux de drap gris fer.

« Regardez! fit-elle. Ça n'est pas précisément ajusté. Mais enfin, tel quel, cela serait tout à fait confortable dans les contrées froides. Ici, cela a un petit inconvénient, c'est très chaud. Mais, bah: un peu plus, un peu moins... Je ne fondrai jamais complètement.

Une fois de plus, la fillette montrait ses qualités de décision.

Elle disait vrai. Il ne viendrait à la pensée de personne de supposer le port original d'un seul pantalon par deux individualités.

Elle passa des bras de Tibérade dans ceux du général, pour être enfin étreinte par Sika, réellement enthousiasmée par les ressources inépuisables de l'esprit de la petite Parisienne.

Tous s'abandonnaient aux joies des effusions, quand des coups redoublés

ébranlant la porte les firent sursauter.

« Qu'est-ce encore? »

La question tombe de leurs lèvres. La réponse se présente aussitôt sous la forme d'un serviteur que démasque le battant en tournant sur ses gonds.

« Que veux-tu? » interroge Uko d'un ton rogue.

L'autre s'incline jusqu'à terre. Un peu plus, il se prosternerait.

« Aux sahib honorés je venais apporter une grave nouvelle.

Uko piétine, mais la légende de l'Islam l'a mis sur la voie :

« Tu veux dire que notre compagnon est fou.

— Si Ta Noblesse le permet, telle est en effet mon intention.

— Et d'où te vient cette pensée?

— Je vais le dire aux sahib, en leur recommandant de se tenir sur leurs gardes, car leur ami doit être un fou dangereux.

— Dangereux, maintenant? Mais qu'a-t-il fait pour être jugé ainsi? »

Le Bassoranite s'incline encore et, l'échine courbée, il susurre :

« Il a demandé un baquet plein d'eau.

— Bon... Un homme sain d'esprit peut aller jusque-là? souligne Emmie qui conserve son imperturbable gaieté.

— Je pense comme la noble jeune dame, psalmodie dévotieusement le serviteur, et je ne me serais pas permis de troubler les hôtes illustres du caravansérail s'il n'y avait que cela.

— Qu'y a-t-il de plus? C'est à mourir d'être livré à un bavard pareil.

— Je parle. Il a demandé un baquet. Puis il a installé autour de lui une armée de petites fioles emplies d'eaux de couleurs diverses, qu'il vide une à une sur un pantalon, en ayant soin d'étaler le liquide avec une brosse... Après chaque flacon vidé, il lave le vêtement dans le baquet, puis il recommence en roulant des yeux furibonds avec des grands gestes de menace. »

Un éclat de rire salua le récit de l'indigène.

Les voyageurs comprenaient. Midoulet était en train de soumettre le pantalon à l'action des réactifs variés susceptibles de révéler toute encre sympathique.

Et leur joie était d'autant plus grande que l'agent recommençant sans

se lasser, il leur était péremptoirement démontré qu'il n'avait rien découvert.

Le serviteur les regarda, éperdu, puis avec une nuance de reproche :

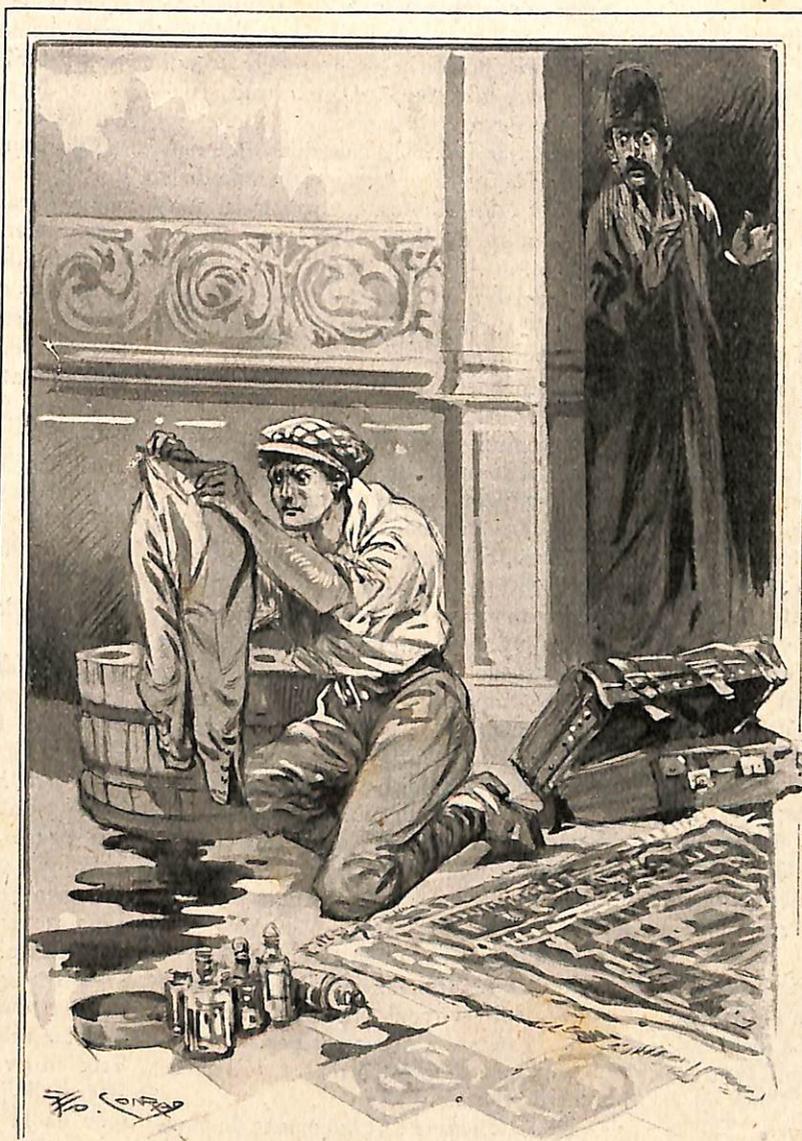
« Les sahib d'Europe sont braves... Ils se rient du danger. N'empêche que leur ami lave le pantalon pour la onzième fois, et que tout le caravansérail est dans l'épouvante! »

Sur quoi, il sortit dignement, tandis que ses auditeurs, renversés sur leurs sièges, s'abandonnaient à un incoercible fou rire.

Encore une fois le pauvre Midoulet allait marcher de déception en déception, joué par la malicieuse cousine de Tibérade.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

« Après chaque flacon vidé, Midoulet lave le vêtement dans le baquet. » (P. 350, col. 3.)

— Quelle nouvelle? Parle!

— Eh bien, le sahib qui accompagne les sahib et qui est dans sa chambre...

— Achève donc... »

L'hésitation du domestique s'accusa encore davantage, sa voix sonna indécise :

« Est-ce que les sahib ne se sont jamais aperçus que son esprit voyage? »

La locution persane qui exprime la folie n'est pas connue des voyageurs. Ils considèrent l'homme avec égarement.

« Voyage... pourquoi voyage? »

Et l'interpellé frissonne en expliquant :

« Allah reprend parfois l'esprit qu'il a donné à l'homme, afin de le charger de ses courses dans l'infini. »

Le Midi Pittoresque

CAHORS

Enlacée mollement par les deux bras du Lot, entourée de collines verdoyantes, Cahors, exquise petite ville du Midi, malgré

son pont se refléchissait dans l'eau, gigantesque, et la lumière bleue accusait les arêtes vives des tours. Les collines semblaient plus hautes et la vallée s'élargissait et se prolongeait. Nous avons traversé la ville; de l'autre côté de l'eau, les quais bordés de petites maisons où veillaient de douces lueurs avaient un charme exquis; les flèches des églises se dessinaient sur le ciel transparent; un pont, appelé « pont

Chasses d'hiver

Meneurs de loups scandinaves

Voici quelques années, la mort du dernier loup d'Irlande fut un petit événement que nous ne sommes pas encore près de célébrer en France. Car si le carnassier tant redouté des bergers devient de plus en plus rare chez nous, il est loin d'avoir disparu.

En Suède, en Norvège et en Finlande, on continue à lui faire une chasse acharnée.

De 1877 à 1881, on eut à déplorer la mort de tant d'enfants dans le Sud de la Finlande qu'une véritable croisade fut organisée contre ces carnassiers. Depuis cette époque les États scandinaves ont poursuivi méthodiquement la destruction des loups. On ne peut pas dire, certes, que le jour est proche où la Norvège et la Suède n'auront plus à déplorer les méfaits de ces animaux sauvages, mais les statistiques démontrent que, malgré l'ardeur des chasseurs à traquer un gibier fort bien payé, le nombre des pièces inscrites au tableau diminue d'année en année.

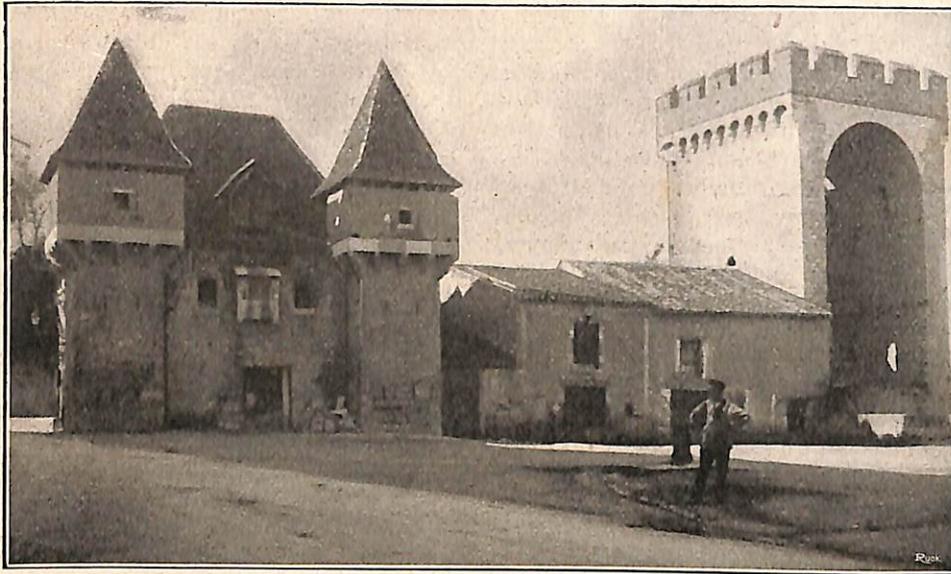
Les chasseurs professionnels sont généralement d'origine russe et s'engagent à l'avance pour toute la saison d'hiver. On les appelle lukaschers, du nom d'un trappeur fameux, Lukas, du gouvernement de Pskovska, dont ils suivent encore les méthodes.

Ils connaissent si merveilleusement les mœurs et les habitudes des loups qu'on les voit presque toujours réussir là où les chasseurs locaux ont échoué. Leur plus curieux procédé est la chasse à « l'appel ». C'est surtout au printemps qu'ils le mettent en action quand les louveteaux sont encore tout petits.

Ayant reconnu à certains signes la présence de loups dans la contrée, les lukaschers se dissimulent dans les bois et commencent à imiter si habilement les cris des louveteaux appelant leur mère, qu'aussitôt la louve répond, ce qui permet de préciser sa position.

Fuyant habilement vers leurs camarades bien embusqués, les meneurs de loups, répétant leurs cris de temps en temps, entraînent les carnassiers derrière eux jusqu'au moment où une fusillade meurtrière les étend sans pitié sur la neige.

CYRILLE VALDI.



La Barbacane et la tour des Pendus, à Cahors.

son pont fortifié, n'évoque pas les horreurs de la guerre.

Paisiblement, elle somme au bord de l'eau, dans le calme de ses venelles étroites et noires, bordées de gentilshommières, où se cachent des merveilles de pierres, portes ou croisées Renaissance délicatement sculptées. Ses églises romanes, dont l'une est entourée d'un cloître en ruine et disparaît sous la verdure et les fleurs, témoignent de son ancienneté. Elle a conservé une curieuse barbacane dans laquelle les employés de l'octroi ont remplacé les soldats de la garnison. Tout proche, est la tour des Pendus. Messieurs les pendus n'étaient pas à plaindre. Ils pouvaient se dessécher posément et tout à leur aise, bien abrités du soleil.

De là, on domine le Lot et cette admirable vallée bordée de falaises calcaires et imposantes, où sont perchés des châteaux et qui jusqu'à Capdenac offre au touriste un des plus beaux parcours que l'on puisse faire.

Mais la merveille de Cahors est le pont de Valentré. Ce pont fortifié est unique en France. Parfaitement restauré, il nous donne une idée exacte de la défense des rivières au Moyen-Age. Quelle allure devaient avoir les villes sises aux bords de l'eau, si nous en croyons les maîtres primitifs : château fort, remparts, ponts à huit et dix arches, surmontés de tours percées de meurtrières et précédées de barbancas, sont représentés dans les tableaux du XV^e siècle.

Il ne devait point faire bon s'aventurer sur les rivières et la prise d'une ville n'était point chose facile. Celui de Valentré, autant par sa beauté architecturale que par sa situation, est tout à fait digne d'arrêter l'artiste. Accoudé au parapet, contre les hautes tours, nous laissons notre rêverie suivre le fil de l'eau, le long des collines vertes surmontées de châteaux.

Le soir, ayant eu la chance de manquer de train, nous avons pu contempler le pont et la ville au clair de lune. Spectacle de rêve; illustration magique pour un roman de chevalerie; évocation poétique et grandiose du passé. Le

neuf » mais datant au moins du XV^e siècle, a plusieurs arches et au tablier en dos d'âne, traversait l'autre bras du Lot. Il nous a conduit à une église gothique complètement ruinée, couverte de lierre et que hantait la lune.

Patrie de Clément Marot et de Gambetta, Cahors est digne d'inspirer les poètes et les tribuns.

C'est une de ces perles quasi ignorées des touristes, cachées dans le merveilleux écrin de la France. Avant de visiter l'Espagne ardente et sombre et la « belle Italie », connaissons donc notre patrimoine de vieilles villes où se dressent les monuments de notre histoire, de notre art et de notre civilisation. Cahors, avec son pont unique, ses logis Renaissance, la beauté de son paysage et la patine que lui ont laissée les siècles, peut rivaliser avec d'autres cités andalouses ou toscanes.

CHARLES GÉNIAUX.



LE MIDI PITTORESQUE

Le pont de Valentré, dit le Pont-Neuf, mais datant au moins du XV^e siècle.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
000

CHAPITRE XIV

A FACHODA (Suite.)

DÉCIDÉMENT, le ravitaillement de l'aéroplane tenait une place considérable dans les préoccupations britanniques. Sans essence, l'Africain devenait un engin sans valeur; il semblait donc que des instructions eussent été données pour refuser tout concours, tout approvisionnement aux aviateurs français, dont on connaissait la présence récente aux opérations de l'Ouadaï, au cas où ils s'aventureraient en territoire anglais.

Il était visible, aussi, que ce refus serait déguisé, pour n'être pas jugé sévèrement par l'opinion, sous des prétextes variés. A New-Brighton, le chef de poste avait allégué n'avoir ni essence, ni huile. A Kodok, la raison n'eût été qu'une échappatoire : il fallait en trouver une autre.

Sir Charles Roos, à court d'inspiration, se borna à déclarer :

— Vous recevrez une réponse à cette demande en même temps qu'à la première.

La physionomie de Müller exprima la surprise et le mécontentement : le gouverneur du Bahr-el-Ghazal allait-il en référer au Caire pour une semblable question?

Il risqua encore :

— Enfin, monsieur le gouverneur, auriez-vous l'extrême obligeance de prier lord Kitchener d'aviser télégraphiquement le gouvernement français de notre présence ici, avec prière de porter à la connaissance du colonel Magnien notre heureuse arrivée à Fachoda?

— A Kodok, rectifia le colonel.

— Soit, monsieur le gouverneur, vous êtes chez vous ici, et je n'ai pas, en effet, le droit d'employer une dénomination qui vous rappellerait que nous y étions avant vous; mais dans la dépêche adressée à Paris, il faudra mettre Fachoda, sinon on ne comprendrait point.

Cette réplique jeta un froid...

— Veuillez m'excuser, messieurs, fit enfin le colonel, sur le ton de la plus exquise courtoisie : je regrette l'observation que je viens de faire, et je n'hésite pas à reconnaître qu'elle était déplacée. Jamais un Anglais ne se refuse à l'aveu d'un tort involontaire. Continuez de faire usage de l'appellation que, seul, en effet, un Français doit admettre.

— Je vous remercie, monsieur le gouverneur. Je me permets donc d'insister pour l'envoi immédiat de ce télégramme : en quelques heures, il sera réexpédié de Paris, par les antennes de la tour Eiffel, à

notre colonel, qui doit être fort inquiet.

— La tour Eiffel communique directement avec Dakar, je crois, mais de Dakar?

— De Dakar au Tchad, c'est-à-dire à Fort-Lamy, les dépêches sont transmises par fil; de Fort-Lamy à la colonne, le service est assuré par l'appareil dont est muni l'aéroplane resté au camp.

— Vraiment, cet aéroplane est porteur d'un appareil de T. S. F.?

— Oui, d'un appareil puissant. L'aéroplane s'élève deux fois par jour, le matin et le soir à six heures, pour recueillir dans l'espace les ondes hertziennes lancées de Fort-Lamy. On compte pouvoir, en gagnant quelques centaines de mètres en altitude, communiquer bientôt directement avec Dakar... Comme vous le voyez, ce soir même notre colonel peut être informé de ce qui nous est survenu.

— Merveilleux, dit sir Charles Roos. Voilà des années que nous travaillons à poser la ligne télégraphique du Cap au Caire, et vous venez d'en créer une en quelques mois qui traverse l'Afrique dans toute sa largeur! Votre pays, messieurs, est décidément un précurseur dans toutes les branches : aviation et aérostation, navigation sous-marine, télégraphie sans fil, radium, que sais-je encore! Les autres peuples perfectionnent, exploitent, mais c'est vous qui êtes les initiateurs... Votre dépêche va partir, je vous promets d'y veiller moi-même.

Les deux officiers gagnèrent les chambres qui leur avaient été préparées, et, après avoir usé largement du tub et de la douche, ils redescendirent dans le vestibule.

William Stuart les attendait.

— Nous avons une heure devant nous avant le lunch, fit-il; me permettez-vous de vous faire visiter Fachoda? Un coup d'œil dans la ville seulement.

Ils s'engagèrent, à la sortie du palais, dans une large avenue plantée de palmiers et de magnolias.

Les habitations privées semblaient toutes construites sur le même modèle : un rez-de-chaussée surélevé entouré de vérandas que protégeaient contre les rayons du soleil des paillasons épais. Chaque demeure était entourée d'un jardin, au fond duquel, dans des pavillons séparés, étaient installés les logements du personnel, les écuries et les cuisines.

Chemin faisant, le lieutenant Stuart donnait avec une évidente satisfaction quelques explications sur les projets qui allaient faire de Kodok la capitale du Soudan égyptien.

— Ici, disait-il en pointant son stick vers des murs à peine sortis de terre, sera Gordon Hall, l'hôtel de ville... Voici le jardin public, Victoria Park; la musique du 3^e régiment soudanais y joue tous les soirs. Dans cette partie, nous créons un « zoological garden » qui compte déjà les spécimens les plus remarquables de la faune du Bahr-el-Ghazal, du Darfour et du Kordofan.

— Un jardin public, passe, observa Mül-

ler; la garnison en profitera; mais un hôtel de ville? Y a-t-il donc une population civile à Fachoda?

— Ne l'avez-vous pas vue à l'arrivée?

— Nous avons vu des soldats et des indigènes, mais...

— Il est certain qu'elle n'est pas encore nombreuse : elle ne dépasse guère cent soixante-quatre résidents et quarante-deux dames; mais elle augmente de jour en jour, et les bungalows sortent de terre comme par enchantement. Je ne parle, fit observer Stuart, que des Européens, car le séjour de la ville est interdit aux indigènes : ils habitent un quartier spécial, en aval, près de Kodok, sous nos canons.

Il poursuivit :

— Voici les tennis, le golf et le terrain de polo. Hors de la ville, à l'Ouest, s'étend le champ de courses... Il fut bien distraire nos hommes, et la garnison est importante : huit compagnies d'infanterie, deux escadrons, trois batteries, dont une de campagne, un détachement du génie et tous les services...

— Vous devez être abondamment ravitaillés, observa Müller.

— Abondamment et facilement. Vous ne pouvez vous faire idée de l'activité du trafic. Depuis que le chemin de fer a suppléé la navigation dans la région des cataractes, Fachoda est devenu un faubourg du Caire : personnellement, nous ne faisons rien venir de la Basse-Égypte; nous trouvons tout ce qui est nécessaire, utile ou même agréable dans ce grand bazar...

Et l'officier se tourna à demi vers un édifice carré, sans prétentions architecturales, construit en bordure du quai. Sur chacune de ses faces s'étalait en caractères énormes l'inscription suivante :

Geo Smith and Co
General Store Keepers.

Les deux Français allaient de surprise en surprise.

L'ancien poste du Soudan équatorial, petit fortin construit en 1864 par les Égyptiens pour surveiller les Chillouks, était en passe de devenir une cité florissante, un lieu d'hivernage fashionable, comme le Caire et Ceylan...

Ils parcoururent plusieurs artères ou squares ombreux : Paul Harzel ne manqua pas de faire remarquer à son compagnon qu'ils portaient les uns le nom de « Kitchener Avenue », de « Gordon Street », les autres, ceux de « Livingstone Alley », « Stanley Place » et d'autres dénominations d'origine inconnue, toutes à consonance anglaise.

Nulle part, un discret et inoffensif hommage aux Français qui, à travers la brousse équatoriale, avaient assuré cette brillante conquête à la civilisation.

Aux quais se plaquaient, de distance en distance, de larges appontements, non pas en bois goudronné, mais en solides charpentes métalliques, sur lesquelles des passerelles à pivot attendaient l'heure des déchargements. Des canonnières à l'ancre faisaient luire le poli de leurs cuivres et le